

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 11

Artikel: Sergio
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

déclaration inattendue fit sensation tant sur la plus grande partie des abonnés présents que, selon ouï-dire, sur les membres du comité eux-mêmes. Du coup, la question du maintien du CLUB était résolue dans le sens positif, les responsables n'y voyant aucun obstacle sérieux, même en ce qui concerne le côté financier.

En suite d'une demande venant du cercle des abonnés, on vota sur l'opportunité du maintien de la revue sous sa forme actuelle, opportunité qui fut rejetée à une forte majorité. Ainsi, en décembre 1967, le «Cercle» paraîtra pour la dernière fois... décision prise en harmonie avec la recommandation de la direction, mais non sans quelque animosité, malheureusement.

La constitution d'un nouveau comité sous la direction de Hugo suscita une fin constructive à l'assemblée. Formé exclusivement d'éléments jeunes, ce nouveau noyau a été chargé, par l'assemblée, d'éditer sous une forme des plus simple la «Feuille d'informations» nécessaire au service des intérêts de notre minorité.

Zurich, le 24 octobre 1967

Urs K...

Voir réplique de Rolf à cette lettre en pages 25 et 26.

SERGIO

Nous avons commencé cette série de documents inédits par la publication d'une biographie de Monseigneur Claudio del Ruscello. Voici aujourd'hui un autre document, plus pathétique, découvert également en Italie, mais à Venise, dans les archives des princes de M... (dont nous ne pouvons préciser le nom, quelques membres de cette illustre famille vivant encore.)

L'époque où se passe ce récit est une des plus romanesques de l'Histoire : aux environs de l'année 1860, quand Venise tentait de se libérer de l'occupation autrichienne. Le jeune Sergio de M... n'a pas daté sa confession; on peut néanmoins la situer dans les dernières années d'une guerre de résistance bientôt victorieuse. Mais le cadre dramatique de l'action a moins retenu notre attention que l'histoire d'amour qu'elle rapporte. Ces pages furent retrouvées sous la main du vieux prince de M..., mort d'une crise cardiaque dans la bibliothèque de son palais, en 1869.

Non, je ne veux pas adresser cette lettre à mon père. Ce sont peut-être les dernières lignes que j'écirai de ma vie, mais son attitude si froide, si indifférente, lors de la disparition de Gian-Carlo, m'a incité à le détester. Qui sait quel mal il pourrait faire encore par son rigorisme? S'il trouve ces papiers, c'est que je serai mort. Peut-être que ma voix alors, puisqu'il ne respecte que les êtres tués pour la Patrie, lui qui a voulu vivre pour lui seul, peut-être que ma voix l'incitera à laisser enfin Gian-Carlo en paix.

Nous étions trop jeunes quand nous avons perdu notre mère; nous n'avons pas connu d'affection familiale. Ma seule passion, enfant, était Gian-Carlo mon frère, de trois années plus âgé que moi. Je n'ai pas changé. Même si j'ai voulu imiter son action, je suis heureux qu'il ait échappé, lui, au sort qui m'attend.

Notre père? Il nous impressionnait, mon frère plus encore que moi, par son patriotisme altier, son mépris pour l'occupant, son arrogance. Il avait juré de ne pas sortir de son palais tant que les Autrichiens seraient à Venise. Il nous a élevés dans la haine, il souhaitait nous voir devenir des hommes d'action. Son attitude nous semblait admirable, mais, je le sais maintenant, il a toujours vécu soigneusement loin du danger, il n'a rien fait personnellement pour sa Patrie, sinon élever ses fils dans l'idée de la vengeance.

A dix-neuf ans, Gian-Carlo était devenu un ardent résistant. Il participait à toutes les réunions de patriotes, avait collaboré à plusieurs attentats; notre père lui transmettait les instructions de l'Etat-major de la résistance. Souvent, au petit matin, quand il rentrait d'une dangereuse expédition, il venait dans ma chambre, m'éveillait et me contait des exploits extraordinaires: comment il avait déposé une bombe dans une caserne, comment il avait passé les postes autrichiens pour recueillir en pleine campagne des renseignements ou des collectes...

Il était beau. Je l'aimais, je le trouvais merveilleux. Au matin, la chemise déchirée sur son beau torse brun, ses cheveux noirs emmêlés sur le front, des étoiles dans ses yeux de nuit, ses lèvres rouges, une odeur de sueur et d'aventure émanant de son corps... J'étais trop jeune encore pour le suivre, mais il était mon héros.

Puis il changea brusquement. Un matin, en rentrant, il s'enferma dans sa chambre sans venir m'éveiller. Pendant plusieurs jours, il resta silencieux, préoccupé, se fâchant de mes questions, m'imposant silence. Ce qui s'était passé je l'appris plus tard: il avait eu mission, cette nuit-là, de s'introduire dans un poste de garde et de détruire certains documents. Soudain dans l'obscurité, une main s'était posée sur son bras et une voix avait murmuré: «Ne bougez pas! N'avancez pas! Vous avez été trahi, c'est une souricière. Des hommes vous attendent pour vous abattre...».

Il avait aperçu la silhouette d'un officier autrichien, reconnaissable à son uniforme blanc au col galonné d'or. Il avait voulu se dégager, mais l'homme avait ajouté: «Vous ne me croyez pas? Regardez par cette lucarne: un homme est caché derrière la porte, une épée brille dans sa main... Et là, un autre homme dans l'ombre de l'armoire... Votre retraite est coupée par le chemin d'où vous venez. Suivez-moi, je sais un détour qui vous permettra de sortir».

C'était l'évidence: quelques pas de plus et Gian-Carlo aurait été abattu par les sbires postés dans l'obscurité. Il suivit donc son étrange sauveur et se retrouva à l'air libre, dans une ruelle déserte. Il me conta plus tard qu'à la clarté de la lune, il fut ébloui par la beauté de l'homme qui l'avait conduit: «On aurait dit un archange, m'expliqua-t-il. Tu ne peux savoir: blond, pâle, une expression de douceur, de bonté de tristesse sur son visage. Il paraissait avoir mon âge et, en même temps, il y avait toute la sagesse, toute la compréhension du monde dans son sourire. Je voulus le questionner, mais il me répondit: «Non, ne demandez rien. Je trahis mon uniforme et ma patrie en vous sauvant, mais je ne peux accepter que l'on tue un homme parce qu'il défend la liberté de son pays. Je vous imaginais jeune et beau tel que vous êtes... Fuyez maintenant. Prenez par ici, à

gauche, il n'y a pas de sentinelles. Promettez-moi seulement... Je vous en prie, en échange de votre vie, promettez-moi d'éviter de tuer désormais... Adieu!». Puis il rentra dans l'ombre et mon frère put se diriger dans la nuit jusqu'à notre palais.

Cette aventure l'avait considérablement impressionné. Il ne voulait pas m'en parler, mais je le sentais inquiet, indécis, lui si gai, si ouvert. Et puis, une semaine plus tard environ, une rencontre imprévue lui donna l'occasion de tout m'avouer.

Nous allions à une réception chez ma marraine, la marquise Vanessa. Je ne sortais pas encore en soirée, je n'avais que seize ans, mais c'était un concert d'après-midi dans les jardins de son palais. La marquise avait des idées assez larges et traitait mon père de fou. «Je suis la dernière humaniste!», se plaisait-elle à dire. Elle recevait facilement certains des occupants autrichiens, pour leur charme, leurs talents ou leur conversation, sans souci de patriotisme. Il y avait ce jour-là dans ses salons la meilleure société de Venise, quelques Français et trois ou quatre officiers autrichiens, fort beaux dans leur uniforme blanc.

Nous entrions dans le charmant patio rafraîchi par les fontaines quand Gian-Carlo me serra soudain fortement le bras et s'arrêta. Je me demandai ce qui causait son émotion: parmi les douze ou quinze personnes déjà réunies, je ne vis qu'un officier autrichien qui nous regardait. Il était grand, blond, pâle, très jeune. Peut-être était-il un de ces ennemis que nos partisans devraient tuer un jour pour conquérir la liberté? Je sentis confusément à ce moment-là que la guerre n'était pas un jeu et qu'il était cruel, inadmissible, de devoir tuer des êtres comme celui-là.

Ma marraine nous présenta à la société. Je retins le nom du bel Autrichien, lequel nous observait toujours avec un regard grave et doux: «Lieutenant Hans von Lünz». Puis ma marraine ajouta: «Sergio, le lieutenant von Lünz aimerait voir les fresques dans la galerie du premier étage. Je ne puis m'absenter. Veux-tu le guider?». J'allais acquiescer quand Gian-Carlo me devança: «J'accompagnerai moi-même le lieutenant si vous le permettez, Madame. Je souhaitais justement revoir ces fresques». Ils s'éloignèrent ensemble et je restai stupéfait. Mon frère, si hostile aux étrangers, si froid, et si peu intéressé, je le savais, par ces vieilles peintures écaillées, se proposait pour un tête-à-tête avec cet homme? Je soupçonnai un mystère.

Il y eut de nombreux visiteurs chez ma marraine cet après-midi là; ni elle ni personne ne s'aperçut que l'absence de mon frère et de l'Autrichien dura plusieurs heures. Moi seul en étais préoccupé, presque angoissé. Je les vis à un moment, penchés à une fenêtre de la galerie, la tête blonde près de la tête brune; ils semblaient en grande conversation et leur visage rayonnait.

Les jours suivants, je ne pus encore rien apprendre. Gian-Carlo s'absentait presque tout le jour, et souvent la nuit. Il ne s'agissait plus de passions politiques; je le sus par mon père qui, de son bureau, coordonnait l'organisation de certains attentats et qui maudissait les absences inexplicables de son fils aîné, l'accusant d'être amoureux, de perdre son temps

avec quelque gourgandine. Je savais que cela était faux: un jour, par hasard, j'avais aperçu mon frère dans une gondole fermée, à l'entrée du canal. Il était auprès d'un jeune homme blond, que j'hésitai d'abord à reconnaître pour le lieutenant von Lünz car il était en vêtements civils. Ainsi, ils se revoyaient; une amitié était née entre eux, malgré la différence de nationalité et de parti... J'en étais surpris mais non choqué. J'éprouvais la sensation inexplicable que leur beauté si bien accordée les mettait au-dessus des lois et des conventions.

Le drame éclata un soir, un soir terrible que je n'oublierai pas, même si je devais vivre longtemps. Notre père avait convoqué Gian-Carlo dans son bureau, dont j'entendis bientôt sortir des éclats de voix. Je m'approchai de la porte et j'entendis mon frère supplier: «Non! mon père, non! Ne me demandez pas cela. Ce sont des hommes que vous voulez faire tuer. Je ne veux pas tuer... Je n'irai pas».

Puis la voix de mon père, glaciale mais basse et dont je ne pouvais comprendre les paroles; puis de nouveau Gian-Carlo: «Eh! bien soit, mon père, je partirai, non seulement de votre maison, mais de Venise... Je refuse l'excuse du patriotisme pour assassiner... Je veux aimer, je veux vivre...». Puis un silence, et enfin ce cri: «Non! non, pas Sergio! Vous n'avez pas le droit... il n'a que seize ans... Vous ne pouvez pas le mêler à ces horreurs... Eh! bien oui, j'irai. Mais ce sera la dernière fois, n'est-ce pas? Vous le promettez? Je pourrai vivre?...».

J'attendais Gian-Carlo au bas du grand escalier. Il vit mon visage bouleversé. Nous remontâmes ensemble jusqu'à sa chambre. C'est là qu'il me parla de Hans.

Il m'a appris tant de choses: «que rien ne peut naître de la haine; que l'amour est une patrie sans frontières... Aimer rend meilleur. Qu'importe la liberté de l'Italie si chaque individu est esclave? Hans est bon. Il est officier par tradition familiale, mais il va donner sa démission, nous partirons ensemble. Je l'aime. Tu ne peux comprendre, mon Sergio... C'est plus que de l'amitié. Grâce à lui, par lui, je vis enfin! Je voudrais que tu connaisses un jour ce bonheur... Mais je dois remplir encore une mission cette nuit, la dernière... Notre père m'a promis, en échange, qu'il ne te forcerait jamais ainsi qu'il me force... Souviens-t'en... J'irai te voir dès mon retour, attends-moi, je te raconterai...».

Je ne dormis presque pas cette nuit-là. J'attendais Gian-Carlo; il ne revenait pas. L'aube verdissait déjà le ciel quand j'entendis frapper à ma fenêtre. Je me précipitai. C'était Hans, les mains écorchées de s'être agrippé au mur, se tenant aux barreaux de la fenêtre; il avait attaché à sa ceinture l'amarre d'une gondole qui oscillait en bas, sur l'eau noire du canal.

«Sergio, murmura-t-il, approche, je ne peux parler fort. Ecoute-moi... Gian-Carlo m'envoie vers toi... Toi seul peut nous aider. Tu sais qu'il devait faire sauter un poste militaire cette nuit... Au dernier moment, il n'a pas voulu... Il s'est fait prendre; on l'a emprisonné, battu, blessé. On devait le fusiller à l'aurore... J'ai pu le faire évader... Il est caché dans un petit bois, sur la route de Trévise... Mais il nous faut une voiture à la

tombée de la nuit, au moins des chevaux . . . et des vêtements. Nous avons confiance en toi . . . Le petit bois, après la ferme des Doges . . . ».

Il se laissa glisser dans le bateau, s'éloigna silencieusement. Je vis dans le jour levant que son uniforme était déchiré, sale, son visage las; mais son regard était lumineux, et il m'adressa un signe de la main . . .

Que pouvais-je faire? Où trouver des chevaux, une voiture dans Venise? Il faudrait aller jusqu'à notre ferme hors la ville, et l'intendant ne me remettrait jamais des chevaux sans un mot écrit de mon père . . . Qu'avais-je à moi? Quels amis voudraient m'aider? Dans ces circonstances, en quel Vénitien, en quel Autrichien pourrais-je avoir confiance? Puis une idée me vint, une évidence s'imposa, alors que le soleil se levait sur la mer. Je m'habillai, j'allai jusqu'à la chambre de mon père, j'entrai sans frapper . . .

Je dus attendre la nuit tombée pour conduire mon attelage au petit bois dont je connaissais la position. Je l'arrêtai dans un chemin creux et j'appelai Hans et Gian-Carlo, le cœur battant. Enfin, je les vis sortir de l'ombre, je me précipitai dans les bras de mon frère. Il boitait, il était pâle ses vêtements étaient en loques; mais Hans le soutenait et, malgré leur fatigue, leur misère, ils me parurent plus beaux encore. Je fus le premier à retrouver mon sang-froid. «Voici, dis-je, tout ce que j'ai pu faire: cette calèche est la plus confortable, les chevaux sont vigoureux. Voici des vêtements, de la nourriture. Voici également tout l'argent que j'ai pu réunir et les bijoux de notre mère . . . ».

«Mais comment as-tu fait, s'étonnait Gian-Carlo, comment as-tu pu réussir? . . . »

Je ne pus m'empêcher de sourire: «Ne t'inquiète pas, je l'ai simplement volé, j'ai des dispositions».

«Nous vous renverrons cet argent, ajouta Hans, dès que nous aurons franchi la frontière. Nous allons en France, j'y ai une propriété au bord de la Méditerranée, je suis riche. Nous aurons demain tout le nécessaire . . . ».

Je l'interrompis: «Partez vite. La nuit sera courte. Ne vous inquiétez pas de moi, je n'ai plus besoin de cet argent. Je ne vous demande qu'une chose, mais si importante, si grave, que vous ne devez jamais l'oublier: soyez heureux, à chaque instant toujours . . . C'est une obligation que je vous donne. Ne m'oubliez pas. Adieu.»

Je n'embrassai pas Gian-Carlo, je n'aurais pas pu repartir. Je courus jusqu'à la route . . .

J'allai directement dans la bibliothèque où se trouvait mon père: «Me voici, lui dis-je, j'ai tenu ma parole, je suis de retour et à votre disposition, tant qu'il vous plaira. Quelle sera ma première mission? . . . »

par R. Gérard